

Lutte de classe

Défense du socialisme contre le révisionnisme.

Savez-vous pourquoi nous en sommes là aujourd'hui ?

C'est la question que chaque militant se pose sans vraiment trouver de réponse satisfaisante, en dehors des lieux communs qui ne nous donnent pas satisfaction. De mon côté, j'ai essayé d'affiner la réponse que j'avais apportée à cette question.

Au XIXe siècle, la condition du prolétariat était effroyable, les ouvriers étaient considérés comme des animaux tout juste capables de se servir de leurs deux mains et de se reproduire.

Le mouvement ouvrier a commencé à se former un peu avant le milieu du XIXe siècle en rébellion contre la situation épouvantable que connaissait la classe ouvrière.

Face à des conditions de vie et de travail insupportables, les ouvriers ne pouvaient que haïr profondément leurs patrons et le pouvoir politique en place.

Ils en sont donc venus logiquement à s'organiser au niveau le plus élémentaire de la lutte des classes (syndicats 1884), sur le plan économique en revendiquant une amélioration de leurs conditions de travail et de salaire.

Dans le même temps, leur haine du régime ne faiblissait pas et n'avait aucune raison de faiblir face à une bourgeoisie débauchée qui étalait sans retenue son goût du luxe comme l'avait fait auparavant l'aristocratie à l'époque de la monarchie, pendant que la classe ouvrière croulait sous l'exploitation et la misère.

Les ouvriers n'envisageaient pas un instant de ressembler aux bourgeois qu'ils méprisaient tant ou de prendre leur place, car encore aurait-il fallu qu'ils disposent des moyens politiques pour pouvoir l'envisager sérieusement.

Leur combat pour améliorer leur sort ne changeant pas radicalement leur situation, au milieu du XIXe siècle, ils en vinrent à se poser la question de changer cette situation en entendant vaguement parler d'une théorie que l'on nommait socialisme.

Cette théorie se déclinait sous différentes formes ou masques. Parmi ceux qui s'en réclamaient, il y avait ceux qui pensaient que le sort de la classe ouvrière s'améliorerait automatiquement au fil du temps grâce au développement du capitalisme, allant même jusqu'à prédire qu'un jour le capitalisme s'éteindrait de lui-même, donc ils n'envisageaient pas de le combattre pour le faire disparaître, il y avait bien d'autres théories plus farfelues ou utopiques les unes que les autres se réclamant du socialisme, mais aucune n'entendait engager le combat politique pour renverser l'ordre établi, à côté il y avait les anarchistes qui proposaient d'abolir l'Etat et les classes mais d'un coup de baguette magique, et enfin, il y avait les communistes Karl Marx et Friedrich Engels qui proposaient au prolétariat de se constituer en parti, d'engager le combat politique pour prendre le pouvoir afin d'abolir les rapports sociaux d'exploitation capitaliste et de réaliser l'émancipation des travailleurs...

Pour Marx et Engels, l'objectif du combat du mouvement ouvrier ne pouvait être que la prise du pouvoir, et tous les autres objectifs devaient y être subordonnés.

Dès lors, deux principales conceptions de la lutte de classe du prolétariat allaient s'affronter, l'une conduisant à perpétuer le système capitaliste, le réformisme, l'autre contribuant à y mettre fin, le communisme.

Le combat sur le plan économique et social tel que Marx et Engels le concevaient, n'avait pas pour objectif de faire ressembler un ouvrier à un bourgeois, auquel cas les différences qui existaient entre eux s'estompant artificiellement mais demeurant inchangés au niveau des rapports sociaux d'exploitation, il serait plus difficile, voire impossible pour le prolétariat de parvenir à vaincre la bourgeoisie et de réaliser son émancipation.

Marx et Engels considéraient indispensable le combat du prolétariat sur le plan économique et social pour sortir de sa condition misérable, afin de lui donner les moyens de prendre conscience qu'il pouvait également mener à terme (à bien) son combat politique. Ils concevaient ce combat préliminaire comme une nécessité, car on ne peut pas se battre quand on est entravé par des chaînes, il fallait donc commencer par desserrer les liens qui entravaient la capacité de combat du prolétariat en obtenant une amélioration substantielle de ses conditions de vie et en conquérant des droits politiques, essentiellement la liberté de s'organiser indépendamment de la bourgeoisie et ses partis pour pouvoir la combattre efficacement.

Dans l'esprit de Marx et Engels, il n'était pas question de réduire le combat du prolétariat à l'amélioration progressive et constante de ses conditions de vie ou de travail dans le cadre du régime capitaliste, ils n'auraient jamais envisagé de revendiquer que chaque prolétaire possède une voiture et en change tous les cinq ans, encore moins qu'il ait le temps et les moyens de se divertir pour oublier sa condition d'esclave des temps modernes.

Nous sommes là face à deux conceptions de la lutte de classe du prolétariat qui sont totalement opposées et inconciliables tant sur la méthode que sur le but à atteindre.

C'est le réformisme avec la complicité de la bourgeoisie qui a complètement pourri le mouvement ouvrier en le corrompant et en l'éloignant progressivement de son objectif.

Ce serait trop long de revenir sur la manière dont ils s'y sont pris pour parvenir à ce résultat qui caractérise fondamentalement la situation actuelle. On doit cependant apporter un démenti à la thèse selon laquelle cette gangrène se serait développée progressivement presque naturellement en suivant le cours du développement du capitalisme, comme si elle aurait été inévitable en quelque sorte, pour finalement affirmer que seule le capitalisme en porterait la responsabilité.

En réalité, si cette pourriture s'est développée en profitant d'un terrain qui lui était favorable, la période ascendante du capitalisme et l'exploitation des colonies qui n'a jamais totalement cessé, essentiellement, pour qu'elle puisse gagner l'ensemble du mouvement ouvrier, il a fallu qu'elle soit théorisée et que les dirigeants bourgeois ou petits bourgeois du mouvement ouvrier se chargent de canaliser les éléments les plus avancés du prolétariat pour les corrompre, afin qu'ils inoculent à leur tour ce virus à toute la classe. C'est donc le parti ouvrier qui a adopté majoritairement l'idéologie réformiste, puis qui l'a colportée au sein de la classe ouvrière, qui est le principal responsable de la décomposition du mouvement ouvrier et non le développement du capitalisme.

Marx indiquait dans son ouvrage sur la Commune de Paris, *La guerre civile 1871*, que l'immense majorité des classes moyennes et de la petite bourgeoisie de Paris s'étaient rangées au côté du prolétariat. Donc que l'on ne vienne pas nous dire que ces classes seraient apparues seulement au début du XXe siècle ou qu'elles auraient occupé une place importante plus tard, et que pour cette raison ce qui était possible en 1871 ne l'était plus au XXe siècle, ou encore que la question du combat pour en finir avec la bourgeoisie se poserait désormais en d'autres termes, cet argument est totalement infondé.

Au début du XXe siècle, le réformisme était représenté en majorité par des bourgeois et des petits bourgeois, mais il s'adressait à la classe ouvrière qui était la plus nombreuse et dont le développement ne cessait de croître.

Par contre, passé le premier quart du siècle, avec le développement du capitalisme à l'échelle mondiale, le développement de la classe ouvrière mais aussi d'une aristocratie ouvrière plus nombreuse et de la petite bourgeoisie, le réformisme allait pouvoir s'appuyer sur ces dernières pour continuer son travail de sape au sein du mouvement ouvrier, tout en espérant que les classes et les couches qu'il représentait seraient gratifiées en retour par la bourgeoisie pour le soutien qu'elles lui apportaient contre le prolétariat. Entre temps les dirigeants du mouvement ouvrier étaient devenus de vulgaires bureaucrates vivant au crochet du capitalisme et ses institutions.

De parti ouvrier bourgeois qu'il était dès sa formation, la SFIO se transforma rapidement en parti totalement inféodé aux intérêts fondamentaux de la bourgeoisie. Il ne fit ensuite qu'en apporter la preuve à de multiples reprises au-delà du 4 août 1914. Il aurait donc fallu en tirer la conclusion qu'il était passé avec armes et bagages définitivement du côté des ennemis du prolétariat. C'est évidemment ce que fit Lénine. Or, il se trouve que près d'un siècle plus tard, en 2008, de soi-disant marxistes osent prétendre que le PS ne serait pas encore un parti

bourgeois. On a du mal à trouver les mots face à une telle incurie politique ou ce qui ressemble pour certains à un complot savamment orchestré contre le prolétariat.

Mais cela s'explique très facilement, j'irais même jusqu'à dire qu'il est plus facile d'en comprendre l'origine avec le développement de la situation, car elle nous fournit presque quotidiennement des exemples qui nous permettent de l'expliquer en abordant cette question sous des aspects différents, j'en prendrais trois qui me viennent spontanément à l'esprit.

1- En axant leur combat non pas contre le gouvernement, les institutions et le capitalisme, mais en mettant l'accent sur les revendications immédiates totalement déconnectées de toute perspective politique, ils entretiennent l'illusion que le combat du mouvement ouvrier aurait pour objectif une amélioration progressive de la situation du prolétariat. Qu'il y ait près de 10 millions de travailleurs qui soient déjà confrontés à la pauvreté en France ou que plus de 2 milliards de personnes ne disposent même pas de 2 dollars par jour pour vivre dans le monde, ils n'y voient là aucune contradiction avec leur ligne politique : normal puisque eux-mêmes ne sont pas dans cette situation.

2- Alors que le réformisme allié au stalinisme n'a cessé de pourrir le mouvement ouvrier, Gluckstein pour le PT-POI reproche au PS de l'avoir abandonné. Ce qui signifie d'une part que Gluckstein ne condamne pas le réformisme comme une idéologie contre-révolutionnaire, d'autre part, qu'il s'en réclame et entend prendre la place peu enviable laissée vacante par le PS. On aura du mal à trouver pire opportuniste et plus cynique au sein du mouvement ouvrier.

3- Ceux qui expliquent que mai 81 fut une grande victoire pour le prolétariat, expliquent que cette victoire fut confisquée par les appareils. Admettons-le provisoirement.

Maintenant je pose une simple question : qu'il s'agisse de juin 36, de mai 68 ou de mai 81, en quoi ce mouvement, cette mobilisation ou cette grève ont-ils contribué à favoriser la prise de conscience politique du prolétariat ? A quel moment se sont-ils traduits par la construction du parti ? Réponse : en rien, à aucun moment ! Pire, chacune de ces étapes de la lutte de classe du prolétariat, chacune de ces soi-disant victoires a été suivie par un reflux du mouvement ouvrier conduisant à une terrible défaite permettant d'assurer la survie du capitalisme pendant au moins 40 années supplémentaires, le prolétariat sombrant à chaque fois dans un état de prostration, totalement paralysé et désarmé politiquement.

Alors qu'est-ce qui caractérisait le mieux l'OCI-PCI et la LCR, et par extension le PT, le POI, le NPA et tous les groupes qui gravitent autour d'eux ? Leur subordination permanente à l'idéologie réformiste auquel le PS faisait encore référence en périodes électorales il y a encore peu de temps.

C'est l'état d'esprit du petit bourgeois ayant les moyens de satisfaire la plupart de ses besoins qui revendique une amélioration de ses conditions d'existence, qui prédomine dans tous ces groupes, organisations et partis, je le dis sans animosité, même si je ne peux pas cacher totalement mon amertume.

C'est le fil conducteur qui relie tous les dirigeants et partis du mouvement ouvrier de 1945 à nos jours.

Du fonctionnaire qui ne craint pas de se retrouver un jour au chômage et qui est chouchouté par son banquier, à l'intellectuel qui ne risque pas de se tuer à la tâche, aux classes moyennes qui vivent confortablement aux crochets de ceux qu'ils font trimer les autres, aux petits bourgeois proprement dit qui bénéficient de conditions de vie confortables, aucun n'ont intérêt à en finir avec le capitalisme, par contre, ils peuvent se rebiffer si l'on touche à leurs privilèges ou que leurs conditions se dégradent gravement, à ce moment là seulement ils se souviennent que la classe ouvrière existe et qu'elle est la classe la plus nombreuse dans la société.

Il est donc parfaitement normal que la ligne politique des ces partis épousent leur composition et les intérêts des classes ou couches qui les composent. Ils prennent la défense des intérêts du prolétariat quand ils coïncident avec les leurs ou lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent pas faire autrement, le reste du temps, ils l'abandonnent à son triste sort en trouvant le moyen de se donner bonne conscience ou de se faire passer pour de grands humanistes.

Analyser tranquillement la ligne politique et les objectifs politiques défendus par tous ces partis depuis 1945 en ne perdant pas de vue l'objectif du combat du mouvement ouvrier, et vous parviendrez fatalement au constat que je viens de dresser.

Quand Bernstein expliquait que le mouvement est tout et la fin n'est rien (Réforme social ou révolution, Rosa Luxemburg), il fournissait le contenu de toutes les formes de réformisme qui allaient lui succéder et qui avait toutes comme point commun d'avoir abandonné l'objectif de la lutte de classe du prolétariat. Se prétendre révolutionnaire, communiste ou marxiste, n'a jamais constitué une preuve infaillible que l'on défendait réellement les intérêts fondamentaux du prolétariat. Pas plus que reconnaître la lutte de classe d'ailleurs (Marx).

C'est aussi de cet objectif que les trotskistes d'après-guerre s'étaient éloignés pour aboutir à la dislocation de la IVe Internationale en 1952-53.

Dès 1951, la compagne de Trotsky, Natalia Trotsky, avait rompu avec la IVe Internationale lui reprochant de continuer à prendre la défense de l'URSS, qui sous la dictature implacable de Staline n'était plus à proprement parlé un Etat ouvrier, mais un instrument au service exclusif d'une bureaucratie totalitaire et conjointement de l'impérialisme.

En France, c'est sur fond de plan Marshall et de concessions consenties au prolétariat et aux appareils politiques et syndicaux qui le contrôlaient où qui postulaient à cette fonction pour que la reconstruction du capitalisme se déroula dans de bonnes conditions, que l'avant-garde du mouvement ouvrier tenta en vain de parvenir à une analyse correcte de la situation conforme aux intérêts du prolétariat. Gauchisme, aventurisme, puis réformisme assumé se succédèrent.

Fait significatif qui confirme mon analyse sur les bienfaits anesthésiants des réformes sur le mouvement ouvrier, après 1947 on se retrouva face au même scénario qui s'était produit après juin 36 ou qui allait se dérouler après mai 68 et mai 81, pas après une sévère défaite il faut le noter, mais pour arriver au même résultat : le désarmement politique du prolétariat et sa quasi paralysie, de quoi donner du répit à la bourgeoisie pour se réorganiser encore plus puissamment contre le prolétariat.

Je pense que Trotsky avait envisagé la situation que nous connaissons aujourd'hui sans avoir pu ni eu le temps de préciser exactement les contours qu'elle prendrait, mais en percevant les difficultés qui attendaient l'avant-garde du prolétariat.

Il savait le mouvement ouvrier profondément gangrené par le réformisme et il avait pu constater les terribles ravages commis par le stalinisme. Il avait aussi constaté que la classe ouvrière tendait à s'embourgeoiser (*Défense du marxisme*). Il en avait tiré un enseignement capital qui d'une certaine manière était déjà une confirmation d'un constat dressé par Marx et Engels, qu'il faudrait au prolétariat faire preuve d'un niveau de conscience politique de l'objectif à atteindre beaucoup plus élevé que les classes qui avaient pris le pouvoir auparavant dans l'histoire pour parvenir au pouvoir et vaincre la bourgeoisie.

Il tenait compte ainsi des transformations qui étaient en train de s'opérer dans la société et qui allaient se développer en rendant inévitablement plus inaccessible au prolétariat l'objectif de son combat et plus difficile la tâche de l'avant-garde révolutionnaire. Le développement du capitalisme et le réformisme qui en était le complément social (le stalinisme en était plutôt le complément policier et politique) allait constituer des entraves à sa prise de conscience des rapports exacts entre les classes.

Au lieu de tenir compte des conseils et des mises en garde formulées par Trotsky, l'avant-garde s'avèrera finalement incapable de maintenir le fil du marxisme qui avait marqué la lutte de classe du prolétariat depuis l'avènement de la Ire Internationale en 1864, et ce, malgré ce que certains affirment. Je remets en cause la quasi totalité des analyses qu'ils ont formulées sur la situation mondiale depuis l'après-guerre, qui sont marquées par l'incompréhension du rôle du réformisme.

Pendant que les ancêtres de la LCR allaient s'immerger dans les PC ou le stalinisme sans jamais en ressortir vraiment, ceux du PT allaient frayer avec le réformisme avant de s'y noyer complètement. Les uns et les autres s'accusant mutuellement d'avoir trahi la cause de la classe.

Au nom de la dialectique, des contradictions inévitables ou existantes ont été mise en lumière, mais les interprétations qui en ont été faites étaient faussées parce que l'objectif du combat du mouvement ouvrier avait été abandonné ou sacrifié au profit des revendications immédiates. De plus en plus spontané et de moins en moins conscient, voilà comment on pourrait aussi caractériser l'avant-garde, à l'instar des masses, quoique je sois convaincu qu'ils retardent sur les masses et qu'il est très facile de le prouver.

L'attitude vis-à-vis du PS et des dirigeants syndicaux s'inscrit sur le même plan, puisqu'on leur prête volontiers une double nature. Tant que le PS soutenait l'impérialisme mais réclamait des réformes sociales, on prétendit qu'il était un parti ouvrier bourgeois. Dès lors que ce soutien s'accrut, qu'il cessa de réclamer des réformes sociales et qu'il abandonna toute référence au socialisme on en vint à penser qu'il était peut-être devenu un parti bourgeois sans en être vraiment certain, puisqu'il se dénommait encore socialiste, d'où le refus de le caractériser comme un parti bourgeois. A ce jeu macabre, chacun aura compris que quoi qu'il fasse, tant qu'il existera il ne sera jamais caractérisé comme un parti bourgeois par ceux qui l'ont soutenu pendant des décennies, je pense principalement aux dirigeants du PT-POI. Et l'on comprend immédiatement pourquoi lorsque l'on constate que Gluckstein prend la défense du réformisme et s'en réclame ouvertement.

Le réformisme ne met en avant que des revendications économiques et sociales compatibles avec la situation économique, le fonctionnement et la survie du système capitaliste, puisqu'il n'a pas l'intention de le renverser, c'est inscrit dans sa nature et c'est ce qui le caractérise avant tout.

Dès lors qu'une revendication entrave le fonctionnement du système capitaliste, les réformistes refusent de la soutenir et la rejettent, par exemple le retour aux 37,5 annuités pour prendre sa retraite à taux plein. Ils la jugent utopique ou prématurée selon les cas. Mais il peut s'en trouver parmi les réformistes qui soutiennent des revendications qui semblent incompatibles avec le bon fonctionnement du système capitaliste. Comme ils savent très bien qu'ils sont minoritaires et qu'elle ne risque pas d'aboutir, cela ne les engage à rien. Seule une différence d'appréciation de la situation les sépare, mais sur le fond, aucun des deux ne prendra le risque inutile de remettre en cause le capitalisme puisqu'il s'éteindra de lui-même dans un avenir indéterminé, prétendent-ils.

En réalité, le PS n'a pas vraiment abandonné le réformisme si l'on se place sur le même terrain que Gluckstein. Par son comportement aujourd'hui, il en montre seulement la véritable nature. On comprend que cela contredit la stratégie de Gluckstein qui entendait se glisser dans la peau du réformisme en voulant lui redonner une nouvelle jeunesse en le parant d'un vernis progressiste, tout en continuant de se faire passer pour un marxiste ou un trotskiste, c'est raté.

Gluckstein, Besancenot et tous ceux qui traînent à leurs remorques ne peuvent pas considérer le réformisme étranger au mouvement ouvrier comme l'expliquait Rosa Luxemburg, car dans ce cas-là, ils ne pourraient pas justifier les appels qu'ils adressent en permanence aux dirigeants syndicaux ou ceux du PS et du PCF, afin qu'ils prennent leur responsabilité, comme s'ils ne les prenaient pas en soutenant Sarkozy et le capitalisme. Ils ont besoin les uns des autres, je pense que c'est assez clair, et ce ne sont pas ceux auxquels l'on pense au premier abord qui ont le plus besoin des autres ; les Mailly, Thibault et consorts peuvent très bien se passer des Gluckstein, Besancenot ou Laguiller, mais pas l'inverse, et si les uns prenaient la place des autres cela ne changerait absolument rien à la situation.

Alors maintenant vous allez me demander : qu'est-ce que vous proposez ?

Si vous espérez une réponse pratique à toutes vos questions, je vous le dis tout de suite, je n'en ai pas parce qu'il n'y en a pas forcément. Je déserte, je fuis, je me déballonne face à un obstacle, je ne suis qu'un imposteur ? C'est mal me connaître.

Je vais vous donner un exemple et je continuerai ensuite.

Lorsque les délégués de l'Association internationale des travailleurs furent amenés à se prononcer sur la proposition du gouvernement issu de la contre-révolution d'envoyer les 35 000 prisonniers de la Commune en exil au Canada français, « *Le citoyen Engels dit que le Conseil général aurait une attitude indigne s'il intervenait de quelque façon dans cette question.* », et cette réunion se termina par l'adoption de la résolution suivante : « *Considérant en outre que le Conseil général n'a pas à servir d'intermédiaire entre les soldats vaincus de la révolution et leurs assassins versaillais, il y a lieu de passer à la discussion de l'ordre du jour.* » (*La Commune de 1871*)

Etonnant, non ? Pas tant que cela puisque c'était effectivement la seule position correcte qu'il fallait prendre, car le Conseil général ne pouvait en aucune manière donner sa caution à une mesure punitive quelle qu'elle soit décidée par les Versaillais contre les combattants de la Commune, sans se discréditer.

J'ai évoqué dans un texte récent ce cas de figure que j'assimile à un paradoxe en signalant que nous étions de plus en plus souvent confrontés à ce genre de situation. Que cela soit incompréhensible à des intellectuels qui

ont un niveau beaucoup plus élevé que le mien demeure une énigme pour moi. Si vous voulez mon avis personnel, ils se sentent investis d'une fonction suprême et se considèrent tellement supérieurs aux autres, qu'ils doivent forcément avoir réponse à tout et tout décider en toutes circonstances (le plus souvent à la place des autres qui n'ont pas leurs capacités intellectuelles), une réponse à une question similaire à celle formulée par Engels est impensable pour un intellectuel, car on pourrait soupçonner qu'il serait incapable d'y répondre.

Quand Lénine expliquait qu'il n'y avait pas besoin de circonstances particulières pour poser la question du pouvoir, mais par contre, que les occasions pour que l'on puisse la poser directement dans la pratique étaient exceptionnelles et se rencontraient que très rarement, il avait répondu à votre question.

Donc Lénine n'était pas à la recherche d'une solution « réalisable » encore moins raisonnable, comme le font ceux qui avancent le mot d'ordre de gouvernement des partis ouvriers (autant dire un gouvernement de front populaire !) ou accroché à une solution du passé, une « fâcheuse habitude » que condamnera sévèrement Marx en faisant référence à ceux qui voulaient reproduire lors de la Commune de Paris la Constituante de 1793, ce qui renvoie ceux qui prônent une Assemblée constituante à leurs chères études. Mais chers camarades, le comble, c'est que ce sont ceux-là mêmes qui expliquent que Lénine n'a jamais dévié de son objectif qui l'ont abandonné, comme quoi ils ont lu Lénine et appris par coeur des formules, mais qu'ils ne les ont pas assimilées, pour peu qu'ils en aient eu l'intention, c'est une autre histoire.

Remettons les choses dans l'ordre une dernière fois pour conclure.

Notre objectif demeure la prise du pouvoir par le prolétariat, afin d'en finir avec le capitalisme et de poser les bases économiques d'une société fondée sur l'appropriation collective des moyens de production, de façon à pouvoir satisfaire les besoins de toute la population...

Pour y parvenir, il nous faut abattre le régime, c'est-à-dire, le gouvernement, les institutions et la Constitution de la Ve République qui en sont les piliers, de façon à pouvoir engager l'abolition du capitalisme...

Pour abattre le régime, démanteler l'Etat bourgeois, le prolétariat doit se constituer en classe dominante (dictature du prolétariat) et concentrer entre ses mains tout le pouvoir. Tant qu'il n'y sera pas parvenu, il n'aura pas vaincu la bourgeoisie. Pour y parvenir, il doit construire un parti révolutionnaire qui exprimera consciemment le développement de la révolution, et qui pour cette raison sera le mieux à même de constituer le premier gouvernement révolutionnaire provisoire seul capable de prendre les décisions politiques immédiates que réclament la situation, je pense à l'abolition des institutions (dont l'appareil répressif de l'Etat, armée, police, etc.). Le parti et le gouvernement révolutionnaire s'appuiera en permanence sur la mobilisation révolutionnaire du prolétariat qu'il alimentera en l'aidant à définir les tâches à accomplir, tout en l'aidant à constituer ses propres organismes de pouvoir politique à moins qu'ils n'aient déjà été constitués, jusqu'au moment où il sera en mesure d'assumer directement le pouvoir.

Certes le parti joue un rôle déterminant et irremplaçable au moment de la prise du pouvoir, mais sans l'amplification de la mobilisation révolutionnaire du prolétariat et sans le mûrissement de sa conscience politique au cours du processus révolutionnaire, tous les efforts entrepris par le parti demeureront vains. Ces deux facteurs sont donc intimement liés, tout repose sur le degré de confiance des masses dans le parti et l'ancrage de celui-ci dans toutes les couches du prolétariat, afin d'entraîner l'ensemble des masses et des pans entiers de la petite bourgeoisie dans le combat, condition indispensable pour vaincre.

Il faut donc relier chaque revendication économique ou sociale à la nécessité d'en finir avec le capitalisme. Toutes les contre-réformes présentées par le gouvernement ont la même origine : la crise irréversible du capitalisme qui mène l'humanité au chaos et à la barbarie. Il faut donc l'expliquer aux travailleurs pour qu'ils en prennent conscience jusque dans leurs chairs.

Maintenant on ne peut pas atteindre directement les fondements du capitalisme, on ne peut pas chasser les patrons et dire voilà le travail est terminé, il reste l'Etat avec son formidable arsenal répressif qui nous en empêchera, sans parler des moyens financiers dont il dispose, des médias, etc. Par conséquent, on n'imagine pas exproprier un par un les patrons, donc pour atteindre le capitalisme, il faut commencer par chasser le gouvernement et abolir les institutions qui sont à son service, d'une certaine manière, il faut lui couper l'herbe sous le pied.

Le combat pour les revendications économiques ou sociales doit exprimer consciemment le combat pour

l'abolition du capitalisme qui prend la forme sur le plan politique du combat pour renverser le régime, les institutions, le gouvernement (ce qui nous interdit d'y substituer un gouvernement des partis ouvriers qui serait forcément au service du capitalisme et qui maintiendrait les institutions en place...).

Quand j'écris qu'il faut chasser Sarkozy, je ne le souhaite pas vraiment car je sais que cela ne servirait à rien parce que nous ne sommes pas prêts pour prendre le pouvoir. Par contre je suis obligé de le dire car il remplit une fonction au sein des institutions qu'il faudra abattre, et qu'il sera impossible que la conscience du prolétariat progresse tant qu'il n'en aura pas pris conscience. Il faut reconnaître aussi que Sarkozy apporte quotidiennement de l'eau à notre moulin, il est devenu à lui tout seul un facteur de radicalisation du mouvement ouvrier, donc on peut raisonnablement espérer qu'il en sortira quelque chose de positif pour l'avant-garde. Là encore je reprends la méthode de Marx, je le signale en passant.

On ne peut pas répondre à la question du pouvoir autrement. Cela correspond si vous voulez au gouvernement des travailleurs eux-mêmes, mais ce n'est pas exact car dans ce cas-là vous occulter le parti, donc vous ne pouvez pas le construire. De la même manière que ceux qui mettent en avant le mot d'ordre de gouvernement des partis seront incapables ensuite de convaincre les travailleurs qu'il faut construire un autre parti, sauf à partir dans des explications invraisemblables pour finalement s'embrouiller, dans le genre : oui il faut envoyer au pouvoir le PS, le PCF, la LCR, etc., mais ils sont pourris..., mais on construit un parti..., mais ils ont déjà été au pouvoir..., mais cette fois, etc., et de mais en mais on finit par se perdre soi-même et notre interlocuteur ou perdre tout simplement toute crédibilité.

Je n'ai pas de formule toute faite pour répondre à la question du pouvoir qui tiendrait en deux mots, désolé.

On combat pour prendre le pouvoir, si l'on commençait par le dire, on aurait déjà fait 50% du boulot et bien déblayé le terrain en partant sur une base saine. Quand vous commencez par dire : voilà notre objectif, à partir de là on sait clairement de quoi vous parlez. Et si votre interlocuteur le prend de haut ou se moque de vous, demandez-lui s'il est capable dans la vie de prendre ses responsabilités, qu'il le prouve sur le plan politique, on ne lui en demande pas davantage.

J'arrête là pour aujourd'hui.

Si vous avez des questions à me poser sur le contenu de ce document n'hésitez pas. Il y a sans doute des contradictions que je n'ai pas traitées, mais c'est totalement involontaire de ma part. J'ai aussi sans doute manqué de précision quelque part, vous complétez si nécessaire, je fais avec les moyens du bord comme l'on dit. Et s'il y avait par malheur des erreurs grossières, dites-le moi rapidement que je corrige.